

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 31 (2019)
Heft: 122: Nouveaux regards sur l'école : comment les connaissances scientifiques changent les pratiques en classe

Artikel: Un mort dans le scanner
Autor: Vahlensieck, Yvonne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-866396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un mort dans le scanner

Les autopsies ont beau être essentielles, leur nombre a chuté en Suisse. Des médecins proposent de remplacer le scalpel par l'imagerie. Par Yvonne Vahlensieck

L'autopsie permet d'établir avec certitude la cause d'un décès et constitue l'une des meilleures méthodes pour le contrôle qualité dans les hôpitaux: elle peut confirmer un diagnostic, indiquer l'efficacité d'un traitement ainsi que ses effets secondaires, ou révéler qu'un problème médical n'avait pas été pris en considération. «Un hôpital qui ne conduit pas d'autopsies ne sait pas de quoi meurent ses patients», résume Alexandar Tzankov, responsable de l'autopsie et de l'histopathologie à l'Hôpital universitaire de Bâle.

Pourtant, le nombre d'autopsies a chuté en Suisse ces vingt dernières années: il est passé de 8000 par an à 2000. Alexandar Tzankov cite plusieurs raisons. Les patients et les proches doivent donner leur accord, et ne le font pas toujours. De plus, les médecins éprouvent souvent de la difficulté à demander aux proches leur consentement lors de l'annonce d'un décès. Et certains cliniciens sont convaincus de déjà tout savoir.

Tester la fiabilité

A l'avenir, l'imagerie médicale devrait être utilisée comme alternative à l'autopsie. «Nous pensons que les proches auraient plutôt tendance à autoriser une telle investigation non invasive qu'une autopsie lors de laquelle on ouvre le corps», avance Wolf-Dieter Zech de l'Institut de médecine légale de l'Université de Berne. Son objectif, au cours des prochaines années, est de vérifier si l'imagerie postmortem fournit des informations fiables en effectuant avant l'autopsie un scan ou une imagerie par résonance nucléaire (IRM) sur les corps. Des radiologues posent ensuite un diagnostic sur la base des clichés, sans connaissance préalable de l'anamnèse. Wolf-Dieter Zech vérifie ensuite si les résultats correspondent à ceux de l'autopsie classique.

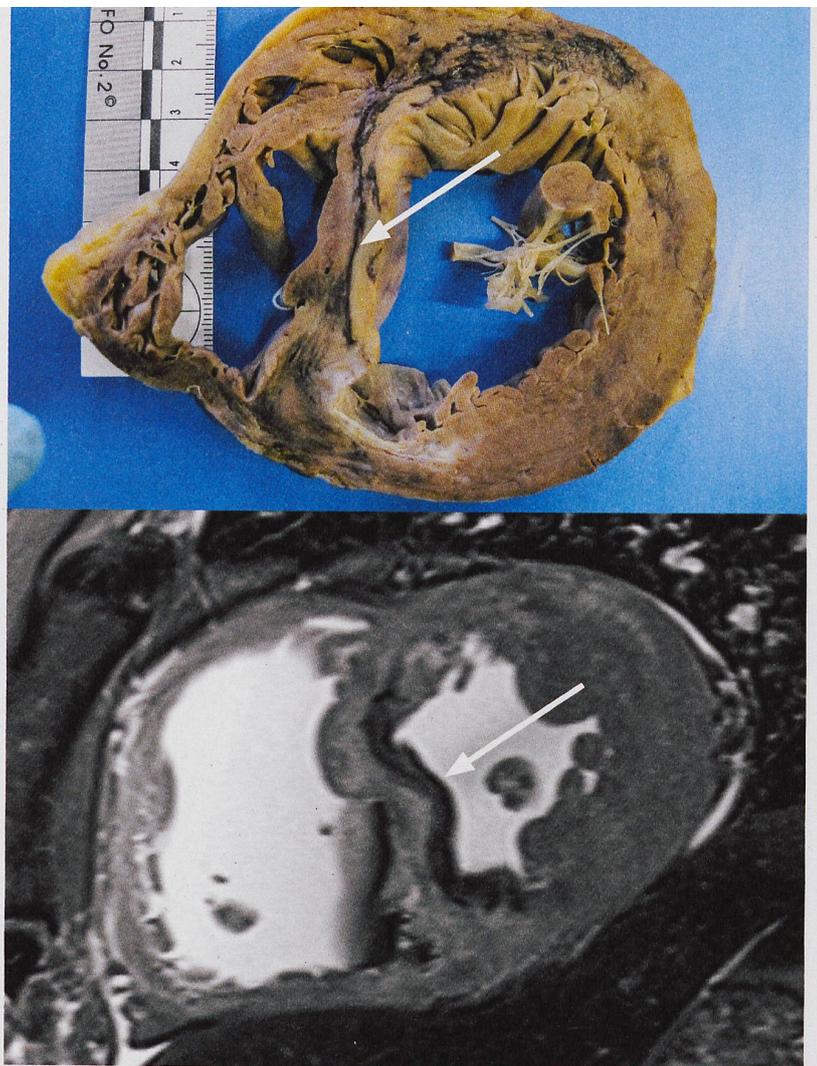
Les études menées jusque-là ont montré que les résultats d'examen fréquents, comme l'infarctus du myocarde, les tumeurs et les inflammations, étaient bien visibles avec l'imagerie postmortem. Lors d'une autopsie classique, les pathologistes identifient par exemple un infarctus du myocarde au fait que les tissus du muscle

cardiaque présentent un autre état, notamment une autre couleur. Sur une IRM, la modification du muscle cardiaque endommagé est identifiable par des niveaux de gris différents.

«Un hôpital qui ne conduit pas d'autopsies ne sait pas de quoi meurent ses patients.»

Alexandar Tzankov

Eva Scheurer, directrice de l'Institut de médecine légale de la ville de Bâle, croit elle aussi au potentiel de l'imagerie post-mortem: «Après la mort, bien des choses changent dans l'organisme, et cela a un impact sur ce que l'on voit à l'IRM. Il faut donc procéder à une adaptation spécifique du protocole.» Par exemple, le contraste dans une IRM dépend largement de la température corporelle, évidemment bien plus basse dans le cas d'un cadavre, note la médecin légiste et physicienne, qui mène une étude sur la manière dont le cerveau mort apparaît à l'IRM.



La partie nécrosée de la paroi du muscle cardiaque due à un infarctus est visible aussi bien à l'IRM (en bas) que lors d'une autopsie classique (en haut). Image: IRM Bern

Autre avantage: les images numériques peuvent être évaluées par des radiologues spécialement formés. «Cela permettrait de compenser au moins partiellement la perte d'informations liée à la diminution considérable du nombre d'autopsies», estime Wolf-Dieter Zech. Eva Scheurer partage son point de vue: «L'autopsie reste l'étalon, mais en fin de compte, une IRM vaut toujours mieux que rien du tout.»

Yvonne Vahlensieck travaille comme journaliste scientifique dans la région de Bâle.

L'imagerie élucide les crimes

En médecine forensique, le scanner fait partie de la routine depuis quelques années. Il permet aux médecins légistes d'obtenir une représentation en 3D de fractures complexes du crâne, ce qui fournit des indices sur le déroulement d'un crime et sur l'arme utilisée. Pour obtenir le même résultat avec une autopsie classique, il faut réunir et réassembler minutieusement des fragments d'os. Le scanner révèle aussi la position exacte de corps étrangers comme les balles et les fragments de métal.